



Avant c'est l'abnégation et l'abandon. Le chasseur de brousse se défait de tout, il efface derrière lui le monde de la poussière des pistes, oublie et voyage en lui-même vers un univers enfoui. « *Quand je toréé je laisse mon corps à l'hôtel* » dit José Tomas, le plus grand torero de cette dernière décennie. Avant c'est l'errance extatique, la lumière rose de l'aurore, les montagnes bleues de l'Afrique, l'odeur de rosée ou celle du sable mouillé avant la course, les capes colorées et soigneusement pliées, l'habit de lumière parfaitement ajusté et les effluves chaudes du toril, la silhouette du fauve tapi dans l'ombre, le bruit du vent, le mouvement des tiges, le silence sous la lune.

Avant c'est la longue quête d'un instant d'esthétisme et de perfection. User de son intelligence pour traverser les frontières du sauvage, jouer avec le vent pour approcher au plus près. Jouer avec l'étoffe pour se mêler au toro. Effleurer l'animal puis construire avec lui une œuvre instantanée, fragile et éphémère dont la beauté se veut éternelle : une simple émotion, un vertige.

Les vraies beautés sont noires.

La quête du chasseur comme celle du torero ne répond pas à un instinct de mort mais à une attraction, à une irrésistible séduction. Courir la brousse pour approcher toujours plus près de l'animal jusqu'à le toucher et avoir la prétention de se l'approprier, c'est le comportement d'un être sous l'emprise

d'une séduction. Le matador qui s'arrange avec sa peur pour jour après jour danser avec les cornes est lui aussi un être déjà séduit. Séduit par le toro dans lequel il cherche à se confondre et qu'il veut à son tour séduire en l'étourdissant de ses passes.

Une forme de beauté qui naît d'une harmonie contre-nature. Entre l'homme et l'animal, entre crainte et magnétisme, un jeu de folle séduction si irrationnel que seule la mort peut le faire cesser, comme elle fait cesser toute chose.

Au cœur de la brousse ou dans l'arène la mort n'est pas plus omniprésente qu'ailleurs, simplement là elle n'y est pas occultée.

A ceux qui prêchent virilité, force, vaillance, fulgurance, je réponds fragilité, douceur, lenteur. La chasse et la taumachie ne sont pas des assauts. Ce sont des émotions imprévisibles qui naissent d'une relation avec des forces sauvages. L'animal ne se dompte pas sous le joug du fouet, son intimité s'apprivoise avec des gestes lents, précis. Cette vie animale contient une forme de féminité qui mêle couleurs, innocence, élégance, perfection des courbes, beauté pure, regards d'amadoue. Chasser, toréer, c'est aussi se sentir porté vers cette féminité. Pour cela le torero enfle des bas roses puis se chausse de ballerines avant de gagner la piste.

Toute beauté a son mystère, sa part d'ombre. L'obscur donne une force. Les vraies beautés sont noires. Noir comme le couloir du toril. Noir comme la nuit prédatrice. Noir comme les yeux des bêtes. Noir comme le toro que nous laissons là et qui longtemps encore se fera tuer pour émouvoir. Noir comme l'Afrique, comme ses hommes, ses démons, ses trésors.

Noir comme l'antilope noire. Nous y voilà, *Hippotragus niger*. L'hippotrague noir concentre toutes ces choses. C'est la plus féminine de toutes les antilopes, la plus séduisante. Gracile, élégante. Allure équine, courbes irréelles, pelage d'ébène et masque blanc. Beauté noire, mystique. Par sa pureté et par son

innocence elle attise la convoitise, séduit démesurément. L'émotion de la posséder est plus forte que tout, même si cela doit se faire au prix d'une logique paradoxale. Longtemps Karen Blixen a nourri mes rêves d'ailleurs puis construit mes rêves d'Afrique. Elle disait cela : « *Celui qui peut voir un beau cheval sans avoir envie de le monter, un gibier magnifique sans désirer se l'approprier, une femme splendide sans ressentir le besoin de la posséder, celui-là n'est pas digne d'être un homme.* »

Tout amoureux est un peu berger.

On lui donne aussi le nom d'antilope sable, du terme anglais sable, en rapport avec la robe noir profond du mâle, comme si ce dernier était paré d'un manteau de martre ou de zibeline. En langue swahilie on l'appelle *palabala*. J'aime ce mot rude et sonore, hésitant entre le souffle et l'inspiration. Cela pourrait être le nom d'une reine noire couverte de bijoux gouvernant un pays lointain de collines et de rochers.

A l'état sauvage la belle est inféodée à l'est de l'Afrique australe. Au nord du Zambèze, en Tanzanie, au Mozambique, en Zambie et au sud de la République Démocratique du Congo on trouve *H. n. kirkii*. Au sud du Zambèze, au Zimbabwe, jusqu'au Botswana et au nord de l'Afrique du Sud et de la

Namibie c'est *H. n. niger*. Il existe une population résiduelle dans les Shamba Hills au Kenya (*H. n. roosevelti*). Une autre au sud-est de l'Angola, avec des mâles aux cornes démesurées (*H. n. varianii*). Son aire de répartition suit l'étirement de la savane arbustive sèche, cette forêt clairsemée qu'on appelle *miombo* : monotone immensité de feuillages de tous les verts et d'herbes de mi-hauteur qui sont l'essentiel de son alimentation. Comme c'est le cas pour beaucoup d'espèces, la cellule de base est le troupeau d'une dizaine de femelles –robe brun chocolat– accompagnées de leurs jeunes. Une fois trouvé un secteur offrant suffisamment de nourriture le groupe est relativement sédentaire pour une période donnée. Cependant le début des pluies donne le signal du mouvement. Quand l'eau ruisselle dans les prairies les hippotragues gagnent les escarpements et les plateaux aux belles repousses : coquettes, ces demoiselles ne supportent pas d'avoir le sabot mouillé. Une fois atteinte la maturité sexuelle, les mâles –robe noir de jais– deviennent solitaires et territoriaux. Solitaire ne veut pas dire célibataire. Lorsqu'un troupeau de femelles se trouve sur son territoire, le propriétaire des lieux accompagne ses promesses, se promène en leur compagnie ou les surveille d'un œil jaloux à quelques encablures ; enfin, joue de milles ruses, s'adonne à milles ruades, pour les

dissuader de vagabonder chez le voisin, dont l'herbe sans doute est toujours plus verte. Deux vérités universelles : tout amoureux est un peu berger ; berger est un métier épuisant.

Je dois admettre que le terme de *trophée* m'indispose un peu. Le trophée se gagne à l'issue d'une course ou d'un duel. Ou bien il récompense une tâche, une réflexion ou une construction meilleure qu'une autre. Le mot suppose qu'il y ait un vainqueur. La chasse n'est pas une compétition, c'est une errance ponctuée d'une rencontre. On ne gagne rien en chassant. On marche, on approche, on se mêle aux animaux puis on s'en va. Depuis qu'on ne chasse plus vraiment pour la viande, on chasse simplement pour l'émoi.

Le mot désigne les bois, les cornes, les peaux. On ne conserve pas ces choses parce qu'on est *vainqueur*. On les garde parce qu'elles nous émeuvent : elles cristallisent une émotion passée ou simplement nous les trouvons belles. Une proposition : les trophées, appelons les simplement *souvenirs* ou *œuvres*.

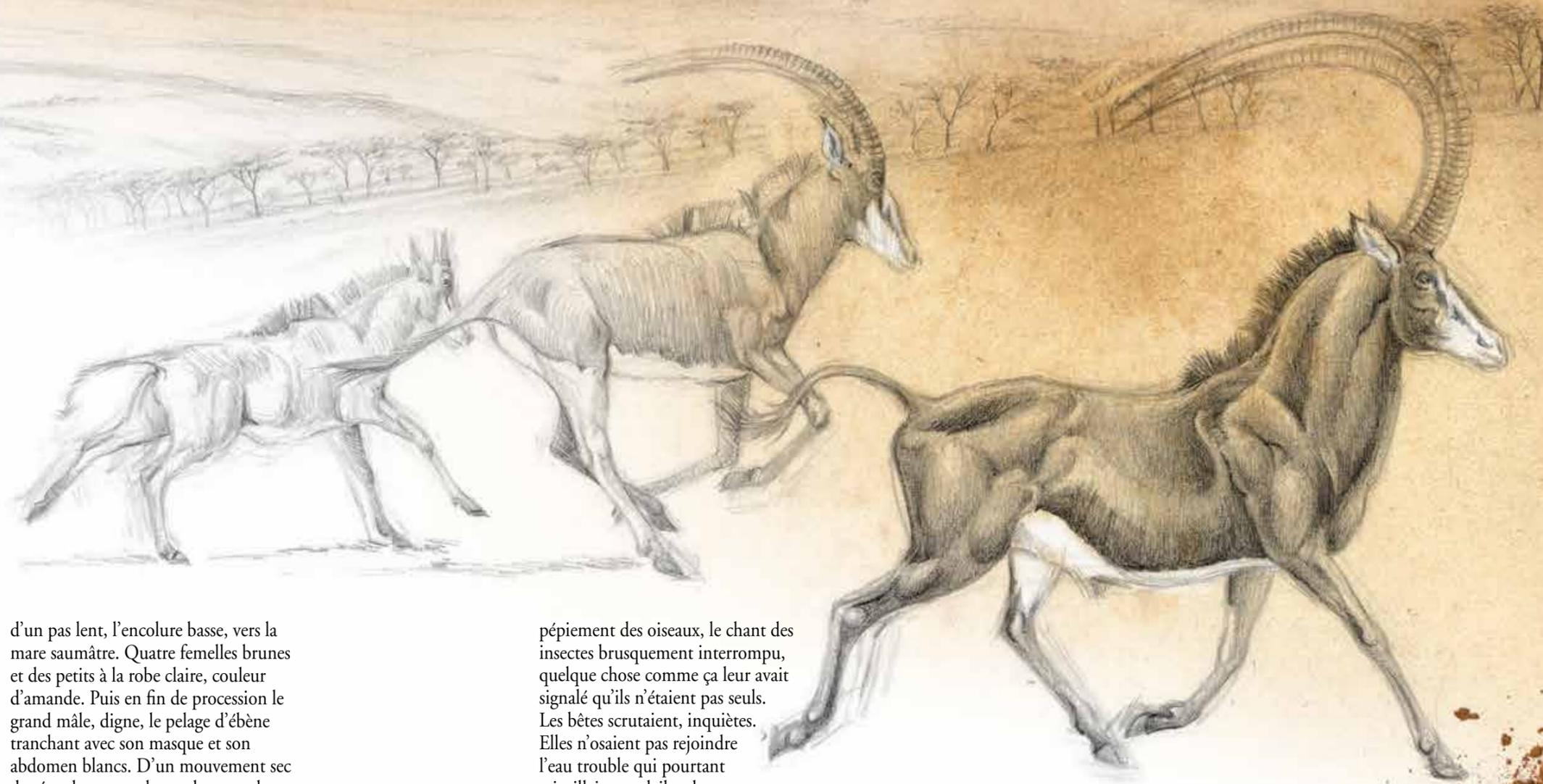
Cessons nos manigances et disons la vérité : ce qui nous séduit le plus chez l'antilope noire, ce sont ses cornes.



Avouons cette faiblesse, c'est humain : nous aimerions tant les posséder. Un mètre, un peu plus un peu moins, de pure beauté et de courbes à aucunes autres pareilles. Un tiers de cercle finement annelé. Les bases sont épaisses et rugueuses, couleur de camphre. Puis un harmonieux mouvement projette les cornes vers l'arrière comme s'il fallait qu'elles enveloppent le reste du corps. Enfin, comme si le crayon se relevait peu à peu, le trait se fait moins épais, la courbe plus elliptique, et les annelures épaisses laissent place aux pointes lisses et noires comme des dagues passées à la suie. Miracle de géométrie alliant force et élégance, grâce et arrogance : voici un objet de convoitise par excellence.

On ne gagne rien en chassant.

Il y a plusieurs années en Tanzanie, à Rungwa, je voyais pour la première fois des hippotragues noirs. Notre marche touchait à sa fin et nous approchions d'une petite source. Le précieux liquide suintait au milieu de la plaine aux tendres repousses. *Chem-chem mlima coche*, littéralement « la source de la montagne au palmier ». Eux venaient boire. De derrière une grande termitière couverte d'épais buissons les bêtes sortaient une à une, se dirigeant



d'un pas lent, l'encolure basse, vers la mare saumâtre. Quatre femelles brunes et des petits à la robe claire, couleur d'amande. Puis en fin de procession le grand mâle, digne, le pelage d'ébène tranchant avec son masque et son abdomen blancs. D'un mouvement sec des épaules, pour chasser les mouches tsé-tsé, tout en marchant, il faisait onduler sa crinière hérissée. Nous étions arrêtés derrière un arbre, tout près, le vent était bon, ils ne nous avaient pas encore vus. Mais le

pépiement des oiseaux, le chant des insectes brusquement interrompu, quelque chose comme ça leur avait signalé qu'ils n'étaient pas seuls. Les bêtes scrutaient, inquiètes. Elles n'osaient pas rejoindre l'eau trouble qui pourtant scintillait au soleil, calme, comme une offrande. Les minutes qui suivirent durèrent des heures. Trois femelles puis le mâle avancèrent finalement, venant à l'eau, se rapprochant de nous. Chaque pas devait être pour eux comme une

conquête, le sabot suspendu à chaque mouvement, les oreilles dressées, le regard apeuré ; ils avançaient avec une lenteur extrême, comme s'ils dansaient un tango au ralenti, un tango sans musique. Ils burent malgré la peur, le mâle s'était agenouillé pour laper l'eau fraîche ; il était beau et fragile à la fois et ses longues cornes touchaient presque sa croupe. Puis les danseurs s'enfuirent, galopant, saoulés de liquide.

La fleur est belle parce qu'elle se fane...

Je me rappelle cette vieille femelle restée en retrait, assoiffée, paralysée par la crainte. Elle hésitait, regardait ses congénères étancher leur soif puis quittait la place en dernier ; pendant tout ce temps, notre présence qu'elle avait suspectée, l'avait empêché de boire. Devant cet instant grave d'esthétisme, dramatique d'innocence, je me souviens d'avoir douté de ce

métier auquel j'avais pourtant rêvé ; ce jour-là la simple possibilité d'un acte de chasse m'avait paru cruelle, indéfendable, presque gênante.

Plus tard j'avais compris que sans la chasse ces lieux sauvages qui demeureraient intactes, ces scènes de vie secrètes qui résistaient à la voracité du temps et des hommes, n'existeraient plus. J'avais compris que tous, hommes, hippotragues, nous mourrions et que la mort n'est pas un antonyme de la beauté mais qu'elle en est une condition. La fleur est belle parce qu'elle se fane, sinon ce n'est pas une vraie fleur.

Les antilopes étaient apparues au fond de la plaine et dans les brumes de chaleur on distinguait la silhouette épaisse et noire du mâle. Cette fois-ci il y avait dans notre approche la possibilité de tuer ; cela pesait sur chacun de nos gestes et distillait des





émotions nouvelles, inconnues. Elles vagabondaient en lisière des arbres, marchaient sous les frondes, ressortaient sur la plaine d'une allure chaloupée. Le vent était favorable, les bêtes étaient calmes, le soleil de midi écrasant. Dans mes jumelles je tentais de suivre le grand mâle qui déambulait en queue de troupeau, mais dès que je le localisais il s'évanouissait de nouveau derrière les troncs. A la faveur d'une grosse termitière nous gagnâmes rapidement une centaine de mètres pour tenter de les intercepter. Lorsque nous fûmes parvenus au sommet du

monticule, camouflés dans un entrelacs de branches frêles, nous vîmes que le troupeau avait fait halte à l'ombre des grands arbres, juste devant nous, à une soixantaine de mètres à peine. Je regardais chaque animal et cherchais le grand mâle lorsque je l'aperçus légèrement en arrière, immobile près d'un gros arbre. Dans l'ombre il paraissait plus noir encore et le dessin de ses longues cornes recourbées tranchait avec la monotonie verticale des arbres. Alors que je chuchotai à la chasseresse ma découverte et qu'avec une extrême lenteur je positionnais la

canne de tir, l'antilope plia ses pattes de devant puis, laissant s'affaisser le reste de son corps, elle se coucha là, calme, l'épaule cachée par le tronc. On ne distinguait dorénavant que le cou de l'animal et sa jolie tête qui par intermittence flanchait puis se relevait, laissant croire que les cornes immenses étaient trop lourdes à porter ; mais vraisemblablement c'était car celui-ci maintenant sommeillait avec volupté. Nous tentâmes alors de nous déporter un peu de côté pour ouvrir l'angle mais il fallait se rendre à l'évidence : les parties vitales de son corps demeuraient camouflées par le gros arbre. Je montrai alors à la chasseresse le point à viser à la base du cou, là où il fallait tirer pour briser la colonne vertébrale, tir délicat et hasardeux mais qui en l'occurrence valait la peine d'être tenté. Bien positionnée sur la canne de tir elle visa de longues minutes mais finalement renonça à presser la détente car sa croix dansait dangereusement, oscillant entre le pelage de l'animal et l'écorce du tronc. Comme nous avions le luxe d'avoir tout notre temps, nous prîmes le parti d'attendre qu'il se lève ou bien qu'il se déplace. Les minutes s'étiraient et nous restâmes ainsi un long moment, accroupis, immobiles et silencieux. Je gardais un œil sur l'animal couché, puis sur le reste du troupeau qui était beaucoup plus près encore. Le masai qui nous accompagnait scrutait quant à lui les oiseaux car il craignait que l'un d'eux nous repère et signale notre présence aux hippotragues ; mais aucun oiseau ne vint. Dans la touffeur de ce milieu de journée les bêtes sommeillaient, ne rompant leur immobilisme que pour chasser les mouches harassantes d'un mouvement sec de la tête ou de la queue. L'air était rare, pas une brise ne soufflait ; il n'y avait aucun autre son que le crissement sourd et régulier des grillons.

Nous attendîmes encore un long moment, chacun immergé dans ses pensées. Puis une femelle commença à brouter, bientôt suivie par d'autres. Les belles se déplaçaient maintenant tout doucement vers la plaine, se

rapprochant encore de notre promontoire. Avec précaution j'invitais la chasseresse à se mettre en position et je gardais les yeux rivés sur la silhouette du dormeur, certain maintenant qu'il n'allait pas tarder lui aussi à se mouvoir ; ce qu'il fit. En un mouvement il fut debout. Il se dirigeait maintenant lentement vers la plaine. Dans quelques secondes le voilà qui allait sortir à découvert, grand corps sombre sur la nudité de l'herbe rase. Il marchait tout doucement, ses grandes pattes paraissaient encore engourdis, la tête basse ballottait au rythme des pas. Concentré sur sa trajectoire, il regardait les femelles qui paissaient devant lui puis en voulant les rejoindre enfin il s'offrit tout entier à notre morsure.

De l'instant qui avait précédé le tonnerre il ne restait plus rien. Maintenant ce n'était qu'un épais nuage de poussière dans lequel on distinguait des silhouettes en mouvement. Les animaux démarrèrent brutalement puis, cherchant désespérément à comprendre ce qu'ils fuyaient, ils se rassemblèrent en une masse compacte et inquisitrice. Reclus derrière les minces branchages aucun de nous ne bougea ; nous étions statiques, pétrifiés. Ils vinrent alors droit sur nous, hésitants, puis s'arrêtèrent à nouveau. Une femelle parvint si près qu'en un bond nous pouvions être sur elle et la toucher. Puis tous fuirent, passant à nos côtés un à un, éclairs fauves fusant dans l'air trouble ; et nous sentîmes sur nos visages la poussière grise soulevée par leur cavalcade. Nous les regardions s'éloigner dans cet enchevêtrement de troncs et le masai se tourna vers moi : « *Hakuma dume*, me dit-il d'une voix



satisfaite. Il n'y a pas de mâle. » Lorsque nous le trouvâmes dans les herbes jaunes le grand mâle était étendu sur le flanc, mort, et son grand corps noir, tout chaud encore, exerçait déjà une force magnétique et délicate. Alors seulement nous caressâmes son cou de velours, d'un geste de la main nous effleurâmes la corne cambrée en suivant la longue courbe. Nous ne parlions pas car nous ressentions qu'il s'agissait là d'un moment de vérité éphémère, d'un instant de beauté fugitif que

nous avions volé et qui, bientôt, allait se dérober ; mais pas entièrement, car il en resterait quelque part des bribes, incomplètes mais inaltérables comme de la roche. L'instant serait perdu mais un jour ces morceaux pourraient nous faire ressentir de nouveau ce vertige. Ce serait alors devenu un souvenir.

